

Les loins économiques et l'histoire [Charles P. Kindleberger] / Economie et histoire. Nouvelles approches [dir. de Pierre Dockers, Bernard Rosier]

Autor(en): **Tissot, Laurent**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **44 (1994)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tionen Europas und Nordamerikas als in den aussereuropäischen Gesellschaften, auch wenn in diesen in unserem Jahrhundert marxistisches Gedankengut einfließt. Die grossen Mauerbilder in Mexiko wirken auf uns eher befremdlich; was als das «Imaginaire», über das die staatlichen Institutionen der Volksrepublik verfügen, namhaft gemacht wird, bleibt schwer verständlich. Im Ganzen bieten die Beiträge wertvolle Informationen, aber auch Einsichten, die Denkanstösse geben.

Otto Woodtli, Zollikon

Charles P. Kindleberger: *Les lois économiques et l'histoire*. Paris, Economica, 1992 (1989 pour l'édition anglaise), 168 p., et *Economie et histoire. Nouvelles approches* (sous la direction de Pierre Dockes et Bernard Rosier). *Revue économique*, vol. 42, n° 2, mars 1991, p. 149–440.

Entre historiens et économistes les relations ont souvent tourné au vinaigre. Incompréhension sur les buts, méfiance sur les méthodes, incompatibilité des moyens ont, entre autres, lourdement hypothéqué les points de rencontre. L'historien peut-il légitimer des démarches qui font abstraction de l'hétérogénéité du temps et de l'espace et qui s'adonnent à la construction de modèles invariants-universels? L'économiste peut-il se satisfaire d'une histoire qui, pour reprendre les termes de Paul Valéry, «justifie ce qu'elle veut (...) car elle contient et donne des exemples de tout», ce qui la rend donc inutilisable? Les tentatives de (ré)conciliation n'ont cependant pas manqué. De Simiand à Schumpeter, de Marshall à Keynes, de Rostow à Braudel, des régulationnistes aux cliométristes pour n'en citer que quelques-uns, les exemples de retrouvailles abondent, même si par ailleurs elles ont parfois nécessité de grands écarts à la limite du point de rupture. Ces dernières années ont vu le débat ressurgir. Sans pouvoir encore annoncer des promesses de mariage, les économistes et les historiens sont nombreux à renouer le dialogue¹. Les deux ouvrages recensés ici et provenant d'économistes, montrent, chacun à sa manière, les collaborations possibles.

En postulant d'emblée qu'il est «un économiste qui utilise l'histoire (...) pour tester la validité et l'universalité des lois et des modèles économistes» (p. VII), C. Kindleberger ne s'avance pas en territoire inconnu. D'autres avant lui l'ont précédé. Les faits sont là, soigneusement classés, rigoureusement connus. Servons-nous en. Sur les choix, sur les faits, sur le statut de l'histoire, rien. Cela étant, le texte de Kindleberger ouvre d'intéressantes perspectives par la confrontation qu'il propose entre des théories économiques fermement établies (la loi d'Engel sur la consommation, la loi d'airain des salaires, la loi de Gresham et la loi du prix unique) et certaines problématiques historiques (le phénomène de la croissance et du développement, les relations Nord/Sud, les controverses entre monétaristes et keynésiens. les interactions entre les sphères sociale, politique et économique). Bousculant les idées reçues, passant sans ménagement d'une discipline à l'autre, Kindleberger donne une belle leçon «d'interdisciplinarité». Si ses incessantes allées et venues démontrent la nécessité d'utiliser des outils méthodologiques aussi nombreux que variés, elles révèlent toutes les potentialités d'une approche conjointe de thématiques trop souvent observées par le petit bout de la lorgnette. Le féru d'histoire suisse y trouvera son compte avec un intéressant passage sur l'applicabilité du modèle de Lewis à la croissance de la Suisse (croissance avec main-d'œuvre en quantité illimitée).

¹ Voir notamment l'article de Roger Boyer: «Economie et histoire: vers de nouvelles alliances?», in *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, p. 1397–1426.

Là où Kindleberger procède tel un voltigeur, les auteurs réunis dans le numéro de la *Revue économique* agissent en arpenteurs. Si les économistes ne peuvent pas se passer de l'histoire, il s'agit de repérer et de délimiter les points de convergence tout en évitant de tomber dans un historicisme que trop d'entre eux n'ont pas su éviter. Insérer le temps dans l'analyse économique conduit à formuler un programme méthodologique capable de résoudre l'antagonisme entre la continuité des structures et la permanence du changement. La construction d'une économie historique est ainsi vue comme un travail nécessaire propre à promouvoir un nouveau dialogue avec l'histoire, dans le but «de faire de l'économie en privilégiant l'analyse du changement dans un temps historique, donc de situer le déroulement des phénomènes économiques dans une dynamique de l'irréversibilité du temps, de l'innovation irréductible, mais aussi dans l'épaisseur du social, de ses jeux conflictuels, de retrouver la diversité des durées et des rythmes» (p. 150). L'«utilisation» de l'histoire s'opère ici sous une forme beaucoup plus soucieuse des questions épistémologiques que Kindleberger. Simple armoire à faits pour ce dernier, l'histoire est dans l'autre perspective source de questionnement dont les douze articles s'emploient avec plus ou moins de bonheur à dessiner les contours. Ils font indiscutablement avancer un débat nécessaire où les historiens n'ont malheureusement pas toujours été les plus actifs.

Laurent Tissot, Lausanne

Wolfgang Zorn: **Wirtschaftlich-soziale Bewegung und Verflechtung**. Ausgewählte Aufsätze (Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, Beihefte 100), Stuttgart, Steiner 1992.

Der Sammelband vereinigt 21 Aufsätze des bekannten Wirtschafts- und Sozialhistorikers. Vorangestellt ist die noch unpublizierte Münchner Abschiedsvorlesung Zorns von 1991. Im Rahmen eines Lebensrückblicks skizziert der Verfasser die in dieser Zeit erfolgte Entwicklung des Doppelfachs, für dessen Einheit er sich zeitlebens einsetzte. Veranschaulicht wird dies mit neun Kurzbiographien bedeutender Fachvertreter, darunter auch einer Frau (Edith Ennen). Politische und wissenschaftspolitische Randbemerkungen werden nicht ausgespart, auch nicht in einigen der folgenden Aufsätze, die allgemeinen Problemen gewidmet sind. Zorn befasst sich hier u. a. mit der Stellung des Fachs «Wirtschafts- und Sozialgeschichte» innerhalb der Wissenschaften und mit dem Problem einer «regionalen Sozialgeschichte». Unter den spezielleren Arbeiten im zweiten Teil zeichnen sich als Schwerpunkte ab: Gewerbe- und Wirtschaftsgeschichte Ostschwabens in der Frühneuzeit, wirtschaftshistorische Kartographie, Wirtschaftsgeschichte des östlichen und südöstlichen Mitteleuropas, Unternehmertum und wirtschaftsgeschichtliche Fragen der Reichsgründungszeit. Zeitlich, räumlich und thematisch ist das Spektrum weit gespannt und Interdisziplinarität ist für Zorn kein leeres Wort. Im übrigen bestätigt sich einmal mehr, dass in der Bundesrepublik die Wirtschafts- und Sozialhistoriker der alten Schule noch am ehesten im europäischen Rahmen zu denken fähig sind – was angesichts einer neuerlichen, bisweilen erschreckenden Einengung auf die (klein)deutsche Nationalgeschichte nicht hoch genug gewertet werden kann. Gewiss, einige neue Ansätze sucht man bei Zorn vergeblich, etwa die mit strikten Modellen arbeitende quantitative Wirtschaftsgeschichte, auch «Kliometrie» genannt. Ihre begrenzte Aussagekraft wird allerdings immer deutlicher.

Nur drei Aufsätze sind der VSWG, in deren Herausgeberschaft Zorn seit langen Jahren massgeblich mitwirkt, entnommen; ebenso fehlen mit einer Ausnahme die